

Texte complémentaire (page 217 du manuel)

*Les Aventures de Tom Sawyer, chapitre XIV*

Quand Tom se réveilla le lendemain matin, son premier mouvement fut de se demander où il était. Il s'assit, se frotta les yeux et regarda autour de lui. Puis la mémoire lui revint. Le jour se levait ; une délicieuse sensation de calme et de repos émanait de la forêt silencieuse. Pas une feuille ne bougeait ; aucun bruit ne venait troubler la grande méditation de la nature. Sur les herbes brillaient des gouttes de rosée. Une couche blanche de cendres couvrait le feu ; un mince ruban de fumée bleue montait dans l'air. Joe et Huck dormaient encore.

Loin dans les bois, un oiseau appela ; un autre lui répondit. Les coups de bec d'un pivert se firent entendre. Peu à peu la brume grise du matin se leva ; les bruits se multiplièrent ; la vie reprit dans toute son intensité. Aux yeux de l'enfant ébahi se révélait le merveilleux spectacle de la Nature à son réveil.

Sur une feuille couverte de rosée Tom vit une petite chenille verte ; par moment elle levait la tête, comme pour prendre une bouffée d'air frais, puis recommençait – car, disait Tom, elle prenait des mesures ; et quand, de sa propre initiative, la chenille s'approcha de lui, il resta immobile, comme une pierre ; son espoir croissait et décroissait alternativement suivant que la bestiole venait de son côté ou optait pour une autre direction. Et quand, enfin, après mûre réflexion, elle se décida à venir sur la jambe de Tom, l'enfant exulta. Heureux présage ! cela signifiait qu'il porterait bientôt un habit neuf et il se voyait déjà revêtu d'un somptueux uniforme de pirate. Puis un cortège de fourmis, venant on ne sait d'où, se rendait au travail ; l'une d'elles s'attelait courageusement au cadavre d'une araignée cinq fois plus grosse qu'elle et réussissait à le traîner jusque sur un tronc d'arbre. Une coccinelle tachée de noir faisait l'ascension vertigineuse d'un brin d'herbe ; et, quand Tom se pencha sur elle et lui fredonna : « Coccinelle, retourne chez toi, ta maison brûle, tes enfants sont seuls », la coccinelle prit son vol et alla voir ce qu'il en était. Tom n'en fut nullement surpris ; il savait que les insectes croient tout ce qu'on leur dit quand il est question d'incendie ; il avait plus d'une fois mis leur candeur à l'épreuve. Vint ensuite un scarabée à la démarche pénible. Tom le toucha, voulant voir s'il replierait ses pattes sous son corps pour faire le mort. À cette heure tous les oiseaux commençaient à chanter. Une grive se pencha sur un arbre au-dessus de la tête de Tom et se délecta à faire des imitations de ses voisins. Telle une flamme bleue, un geai descendit, se posa sur une branche à la portée de Tom, pencha la tête et dévisagea les nouveaux venus avec une curiosité minutieuse ; un écureuil gris et un remarquable spécimen de la gent renard vinrent, l'un sautillant, l'autre galopant, s'asseyant de temps en temps pour examiner les enfants et leur parler chacun en son langage ; car ces bêtes sauvages n'avaient probablement jamais encore vu de représentant de l'espèce humaine et ne pouvaient guère savoir s'il convenait de s'en méfier ou non. Toute la nature était réveillée, frémissante ; dans les rayons du soleil qui perçaient le feuillage, des papillons vinrent voler.

Tom réveilla les autres pirates qui se levèrent en poussant des cris de joie. En un clin d'œil ils se débarrassèrent de leurs vêtements et se précipitèrent dans l'eau claire qui bordait leur petite plage de sable blanc. Aucun d'eux ne regrettait le petit village qu'ils voyaient dormir là-bas, par-delà la majestueuse largeur du fleuve. Leur radeau avait été emporté par le courant, mais cet incident ne fit que les réjouir : le dernier pont qui les reliait à la civilisation se trouvait coupé.

Ils regagnèrent leur campement tout revigorés, le cœur joyeux et l'estomac dans les talons. En un instant le feu fut ranimé. Non loin de là Huck découvrit une source. Avec de grandes feuilles les enfants se confectionnèrent des gobelets ; l'eau bue dans ces conditions leur parut valoir tous les cafés du monde.

Joe se mettait déjà en devoir de couper quelques tranches de lard pour le petit déjeuner quand Tom et Huck lui firent signe d'attendre ; ils avaient remarqué au bord de l'eau un coin prometteur, ils s'y rendirent avec leurs lignes, et la pêche fut miraculeuse. En un tournemain ils revenaient avec quelques perches, des gardons et un petit brochet : de quoi nourrir toute une famille. Ils firent frire ces poissons avec leur lard. Jamais poisson ne leur avait semblé aussi délicieux. Plus un poisson est frais, meilleur il est, bien sûr ; mais leurs notions gastronomiques n'allaient pas jusque-là ; et ils ne se rendaient pas compte non plus que la nuit à la belle étoile, les exercices en plein air, le bain avaient aiguisé leur appétit.

Le repas terminé ils firent la sieste à l'ombre tandis que Huck fumait sa pipe. Puis ils partirent en exploration dans les bois. D'un pas lourd, ils cheminèrent à travers le fouillis des sous-bois, enjambant les troncs d'arbres pourris, contournant les majestueux seigneurs de la forêt garnis de lianes de la tête aux pieds. De temps à autre, ils traversaient une clairière herbeuse où abondaient des fleurs. En somme, beaucoup de choses à admirer, mais rien dont ils eussent à s'étonner. Ils découvrirent que « leur » île avait environ trois miles de long sur un quart de mile de large, et qu'elle n'était séparée de la rive opposée que par un chenal d'environ deux cents yards. Ils se baignaient à peu près toutes les heures, si bien que l'après-midi était déjà avancée lorsqu'ils regagnèrent leur campement. Ils avaient trop faim pour se remettre à pêcher ; le jambon fit les frais du repas. Après quoi les enfants s'installèrent à l'ombre pour bavarder. Mais la conversation ne tarda pas à languir. Le calme des bois, le sentiment de la solitude commençaient à agir sur les esprits ; la réflexion reprit ses droits. Une mélancolie vague les envahit ; ces pirates commençaient à éprouver la nostalgie de leur foyer. Huck-les-Mains-Rouges lui-même rêvait aux granges et aux tonneaux qui lui servaient d'abri. Toutefois aucun n'avait le courage d'exprimer tout haut ce qu'il pensait.

Depuis un moment les explorateurs avaient distingué un bruit vague dans le lointain, ainsi que parfois on prend brusquement conscience du tic-tac d'une pendule que l'on a longtemps entendu sans s'en apercevoir. Petit à petit ce bruit mystérieux s'accroissait, s'imposa à leur attention. Les enfants tressaillirent, se regardèrent et écoutèrent. Il y eut un long silence, soudain rompu par une détonation sourde.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? s'enquit Joe à voix basse.

– Je me le demande, dit Tom sur le même ton.

– Ce n'est sûrement pas le tonnerre, déclara Huck d'une voix blanche, parce que le tonnerre...

– Chut ! dit Tom. Ne parlez pas ; écoutez.

– Ils attendirent un instant qui leur fit l'effet d'un siècle. Encore une fois la même détonation sourde troubla le silence.

– Allons voir.

Ils se dirigèrent vers la rive qui faisait face au village ; en écartant les broussailles ils examinèrent le fleuve avec attention. Environ un mile en dessous du village, le petit vapeur qui faisait le service régulier du fleuve descendait dans le sens du courant. Le pont était noir de monde. Un grand nombre de barques à rames ou à voiles accompagnaient le vapeur ; mais il fut impossible aux enfants de voir ce que faisaient les gens. Bientôt un grand jet de fumée blanche s'échappa du bordage et, tandis qu'il formait un nuage au-dessus du vapeur, le même bruit sourd se fit entendre.

– Je sais ! s'écria Tom. Il y a quelqu'un de noyé.

– C'est ça, confirma Huck. On a fait la même chose l'été dernier quand Bill Turner s'est noyé ; on a tiré un coup de canon à la surface de l'eau et ça a fait remonter le corps. Il y a des gens qui se servent de miches de pain ; on met du mercure dedans et on jette le tout à l'eau. Quand il y a un noyé, la miche flotte juste-au-dessus et elle reste là.

– Oui, j'ai entendu parler de ça, dit Joe ; je me demande comment du pain peut faire ça.

– Ce n'est pas tant le pain, dit Tom, que ce qu'on dit au moment où on le jette à l'eau.

– Mais les gens ne disaient rien, dit Huck. Je les ai vus faire et je te garantis qu'ils ne disaient rien.

– Ça, c'est drôle, dit Tom. Il faut croire qu'ils parlaient tout bas, parce que sûrement ils disent quelque chose ; tout le monde sait ça.

Les deux autres enfants finirent par admettre que Tom devait avoir raison ; comment un simple morceau de pain, que l'on investit d'une mission de cette importance, peut-il se comporter avec intelligence sans l'emploi d'une formule magique ?

– Non d'une pipe, je voudrais bien être de l'autre côté, dit Joe.

– Moi aussi, dit Huck. Je donnerai gros pour savoir qui c'est.

Les enfants continuèrent à écouter et à regarder. Tout à coup Tom comprit :

– Les gars ! s'écria-t-il, je sais qui est noyé ; c'est nous !

Instantanément ils se sentirent devenir des héros. Quel triomphe ! Ils avaient disparu, on les pleurait ! des cœurs s'étaient brisés, on versait des larmes ! des gens se reprochaient d'avoir été trop durs pour eux et en éprouvaient des remords ! Mieux que cela : les disparus étaient l'objet des conversations de tout le village ; ils faisaient envie à tous les camarades. C'était merveilleux. En somme cela valait la peine d'être pirate.

À la tombée de la nuit le vapeur reprit son service régulier ; les embarcations à voiles et à rames disparurent. Les pirates retournèrent au camp, débordant de vanité à la pensée de leur importance et du mal qu'on se donnait pour eux.

Ils prirent du poisson et préparèrent leur souper en se demandant ce qu'on pouvait bien dire et penser d'eux au village ; l'idée qu'ils se faisaient de la détresse de leurs parents et amis les flattait considérablement. Quand la nuit tomba ils cessèrent peu à peu de parler ; leurs yeux étaient fixés sur le feu, mais de toute évidence leurs pensées étaient ailleurs. Leur excitation était tombée ; Tom et Joe ne pouvaient s'empêcher de songer à certaines personnes restées chez elles et qui ne devaient pas éprouver autant de plaisir qu'eux de cette belle escapade.

C'était l'heure des regrets, de l'inquiétude ; un soupir ou deux leur échappa malgré eux et, au bout de quelque temps, timidement pour savoir ce que les autres en pensaient, Joe mit la conversation sur l'idée d'un retour à la civilisation, peut-être pas pour tout de suite mais...

Tom répondit avec ironie à cette avance ; Huck, qui n'avait pas encore donné son avis, fut d'accord avec Tom ; Joe s'en tira pour cette fois en se faisant dire qu'il avait du sang de navet dans les veines. Provisoirement la mutinerie en resta là.

L'obscurité augmentait. Huck sommeillait et bientôt se mit à ronfler ; Joe suivit le mouvement. Tom, immobile, appuyé sur son coude, surveillait ses deux compagnons. Lorsqu'il les vit bien endormis, il se dressa prudemment sur ses genoux ; à la lueur du feu de camp il fouilla du regard dans l'herbe. Parmi les quelques morceaux d'écorce de sycomore qu'il put trouver, il en choisit deux, prit sa craie rouge et écrivit tant bien que mal quelques lignes sur chacun d'eux, mit l'un des morceaux d'écorce dans sa poche, l'autre dans le chapeau de Joe qu'il éloigna de quelques pas de son propriétaire. Dans le chapeau il déposa également quelques trésors d'une valeur inestimable pour un écolier : un morceau de craie, une balle de caoutchouc, trois hameçons, une bille de verre. Puis il s'éloigna sur la pointe des pieds vers les grands arbres ; et lorsqu'il fut sûr que ses deux compagnons ne pouvaient plus l'entendre, il piqua un temps de galop dans la direction du banc de sable.

**Mark Twain**, *Les Aventures de Tom Sawyer* (1876), chapitre XIV,  
traduit de l'anglais par François de Gaïl